



La science a-t-elle besoin de la foi ?

Roger Trigg

Résumé :

Doit-on envisager la science comme un système fermé, et supposer que toute réalité est à sa portée ? Loin d'être un système autonome et d'utiliser des méthodes purement rationnelles - la science s'appuie elle-même sur de grandes hypothèses. On peut considérer l'uniformité et la nature ordonnée du monde physique, ainsi que la capacité de l'esprit humain à les saisir comme allant de soi. Le théïsme, quant à lui, peut l'expliquer en invoquant la rationalité du Créateur.

Le pouvoir de la Raison

Au début du XXI^{ème} siècle, on trouve très surprenante l'idée que la science, à l'image de la raison humaine, ne se suffise pas à elle-même. Sans conteste, la science constitue d'elle-même la source de la connaissance, et elle détermine ce qui est rationnellement acceptable. On n'accepte pas que la science puisse avoir besoin de toute autre justification, surtout si cette justification est de nature religieuse. C'est pourquoi la science a souvent donné une apparence de solidité et de confiance en soi, alors que la foi religieuse semble avoir cédé du terrain face à cette même connaissance scientifique. Les croyants ont parfois placé leur foi dans l'incapacité fréquente de la science à expliquer certaines choses. Il s'agit pourtant d'une stratégie hasardeuse. Ce n'est pas parce que nous ne savons pas ce qui provoque quelque chose que nous devons attribuer à Dieu sa cause évidente. Cette difficulté peut être le résultat d'une ignorance temporaire de notre part. Avec l'avancée de la science, les brèches de notre savoir peuvent enfin être comblées, ôtant ainsi un motif de foi supplémentaire. Celui que l'on nomme le « Dieu des lacunes » est un Dieu qui manque d'assurance, et on peut aisément balayer toute nécessité légitime de son existence.

Le retrait progressif de la foi a été illustré de manière mémorable par Matthew Arnold au milieu du dix-neuvième siècle (considéré aujourd'hui comme une époque religieuse) dans son célèbre poème intitulé *La plage de Douvres*. Contemplant le reflux de la mer, il faisait référence à *l'océan de la foi*, la « mélancolie, et sa longue, plaintive et grondeuse rumeur, qu'en se retirant il exhale ». La phrase a souvent été citée et résonne encore aujourd'hui. Il est facile de penser que la science est l'un des principaux facteurs ayant provoqué la chute de la foi religieuse, chute aussi impitoyable et prévisible que le retrait de la mer après la marée haute. En effet la notion sociologique de la sécularisation est accompagnée des mêmes implications. Il s'agit d'un éloignement progressif quasi inévitable de la foi vers des façons de voir le monde qui n'ont pas besoin de religion. Il semble y avoir un caractère inéluctable dans ce processus, ce qui laisse



À propos de l'auteur :

Roger Trigg est professeur de philosophie à l'Université de Warwick, président fondateur de la British Philosophical Association et de la British Society for the Philosophy of Religion. Aujourd'hui il est vice-président de ce dernier établissement, et il a publié de nombreux ouvrages sur la question des relations entretenues entre la science, la foi et la philosophie, parmi lesquels *Rationality and Science : Can Science Explain Everything ?*, Blackwell, 1993, et *Rationality and Religion, Does Faith Need Reason ?*, Blackwell, 1998.

entendre que toute religion est vouée à battre en retraite jusqu'au point même de disparaître complètement. Inutile de dire que même si cette analyse semble décrire de manière pertinente la situation actuelle en Europe occidentale, elle ne reflète pas la réalité sociale dans d'autres parties du monde, même dans des pays, comme les États-Unis, où la science moderne exerce une grande influence.

La science peut-elle admettre l'action divine ou l'élaboration d'une quelconque intention divine ? On pense souvent qu'elle peut être comprise dans ses propres termes, et qu'elle ne doit pas être considérée comme dépendante d'éléments qui soient au-delà de sa portée. La science est ainsi l'expression la plus pure de la raison humaine, et sa fonction est de repousser les forces de la superstition et de la foi aveugle. Il s'agit de l'héritage du dix-huitième siècle, époque des Lumières, où la tendance était de considérer le monde comme un mécanisme matériel indépendant, et la raison humaine comme une clé permettant la compréhension de son fonctionnement. Toute référence à Dieu était au mieux un superflu, au pire une descente vers l'irrationalité. Ce siècle des Lumières tendait à considérer le pouvoir de la raison humaine comme un acquis. Pourtant, ni le principe de raison et de vérité, ni celui d'ordre et d'uniformité au sein d'un univers exploré par la science, ne devraient être acceptés si

rapidement. La raison a trop souvent été considérée comme une réalité ultime, jusqu'à en être déifiée, comme dans les églises converties en Temples de la Raison après la Révolution Française. Le rationalisme et le matérialisme semblaient aller de pair, ce qui explique que le rationalisme ait souvent été synonyme d'athéisme.

Même si le monde était considéré d'une manière mécanique, les êtres humains pouvaient apparemment quand même se tenir en dehors du système et le comprendre. Après tout, si la raison était elle-même le produit d'un mécanisme causal, telle une pièce sophistiquée d'un rouage d'horlogerie, rien ne garantirait que ce que nous sommes enclins à croire soit nécessairement vrai. Nous croyons simplement ce que nous sommes incités à croire, qu'il y ait des bonnes raisons pour cette croyance ou non. Pour prendre l'exemple de l'évolution, d'après la théorie de la sélection naturelle, nous pouvons avoir évolué de telle manière à croire certaines choses naturellement. Certaines croyances seraient bénéfiques, et nous aideraient à survivre et assurer la pérennité de l'espèce. Certains soutiennent que les croyances religieuses pourraient faire partie de cette catégorie. Pourtant le but d'un tel argument consiste souvent à expliquer de manière rationnelle pourquoi certains types de croyances sont répandus, malgré leur erreur, et cette explication requiert la confiance dans le pouvoir indépendant de la raison humaine.

La croyance en une raison universelle fut un élément caractéristique de ce que l'on a appelé la modernité, mais, plus récemment, le 'post-modernisme' est venu contester cette croyance. Comment pouvons-nous être certains que nous partageons tous la même capacité de raisonnement, et que nous pouvons aboutir ensemble à une vérité valable pour tous ? Le post-modernisme réfute cette idée et met, au contraire, l'accent sur les différences entre les traditions et les époques. Ce que l'on considère comme manifestement vrai dans un lieu et une époque particulière, peut s'avérer très différent des hypothèses soutenues à un autre moment. Il n'est donc pas question de raison universelle, ni d'un noyau commun, d'un raisonnement partagé par l'ensemble des êtres humains, ni encore de vérité objective se perpétuant de générations en générations. De telles assertions (qui se présentent comme des affirmations objectives de la vérité) mettraient à mal toute la base de la science, qu'est la raison. La science ne pourrait plus être considérée comme une application systématique de la raison humaine, mais juste comme le résultat des préjugés d'une tradition spécifique. Ainsi, nous pouvons qualifier de science 'occidentale' ou de science 'moderne' les découvertes qui ne sont en fait pas du tout des découvertes, mais plutôt le simple produit d'hypothèses conditionnées par l'histoire.

Certains ont bien accueilli la façon dont le post-modernisme affaiblit les prétentions de la science, parce qu'ils pensent que cela donne davantage d'espace à la foi. Si la science ne peut prétendre à la vérité, elle ne peut pas écarter la foi en affirmant qu'elle est fautive. Cependant, le prix à payer pour une telle hypothèse est élevé. La science est rendue impuissante, mais aucune croyance religieuse ne peut prétendre être vraie non plus. S'il n'existe plus de raisons de croire en la science, il n'y a pas lieu non plus de s'engager dans la foi. La 'raison' est ainsi détruite. La

science et la foi ne sont plus considérées que comme des corps différents de croyances, compartimentés et indépendants. Ni l'une ni l'autre ne peut attaquer ou soutenir l'autre, ou dire quoi que ce soit de pertinent sur l'autre. Elles doivent s'ignorer mutuellement. Certains cercles acceptent cette séparation entre domaines de croyance divergents. De nombreux scientifiques sont prêts à accepter la moitié du scénario, en d'autres termes le fait que la foi et la science n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Ils sont moins enthousiastes à la pensée de suivre l'idée postmoderne qui consiste à dire que la science n'est pas le produit de la raison et ne peut, par conséquent prétendre être la vérité. Il s'agit d'une hypothèse chère à la science de dire que ses prétentions, si elles sont vraies, sont forcément vraies en tout lieu et en tout temps. Elles doivent s'appliquer de la même manière que ce soit à Washington ou à Pékin. Elles touchent aux lois physiques qui s'appliquent de la même manière ici et maintenant tout comme aux frontières de l'univers ou à l'origine des temps.

Séparer la science et la foi

Le biologiste évolutionniste Stephen Jay Gould a adopté l'idée de ce qu'il appelle le 'non-recouvrement des magistères'¹. Il pensait que la foi et la science avaient chacune leurs propres préoccupations, que leurs domaines d'intérêts respectifs étaient distincts et que les deux disciplines n'avaient rien à échanger. En d'autres termes, le langage religieux n'a pas pour mission de décrire des faits à la manière de la science. La science explique ce qui se passe, alors qu'on laisse la foi répondre au pourquoi. La science et la foi n'évoluent pas dans les mêmes sphères. Elles ne peuvent débattre ensemble parce que chacune occupe une fonction distincte.

Cette image de la séparation absolue entre la science et la foi offre un certain attrait à ceux qui ont l'intention d'empêcher la foi d'avoir quoi que ce soit à adresser à la science, tout en préservant sa liberté d'opérer au sein de son propre univers. En ce sens, la science est libérée des prétentions autoritaires provenant d'une hiérarchie ecclésiastique ou des diverses interprétations de la Bible. La raison scientifique est ainsi préservée de toute considération théologique, et la nécessité d'être confrontée aux croyances religieuses lui est épargnée. Science et foi peuvent se frayer leur propre chemin. Ceci est en phase avec les tentatives actuelles non seulement de maintenir l'Église et l'État séparés, mais aussi de faire de la religion une affaire privée et personnelle, distincte du rôle publique que détient la science.

Maintenir la science et la foi séparées, afin d'éviter tout conflit, n'est qu'une partie de l'affaire. Du point de vue postmoderne, ni l'une ni l'autre ne peut prétendre être supérieure, mais tous les scientifiques ne l'entendent pas de cette oreille. Ils pensent que la science peut encore prétendre accéder à la vérité de manière objective, et démontrer ce qui est vrai pour tous en tout temps. C'est toujours l'expression de la raison humaine.

Par conséquent, même si la foi ne court pas le risque d'être accusée de mensonge, elle doit être perçue comme évoluant dans un domaine où le genre de vérité absolue à laquelle la science prétend n'a pas lieu d'être. Elle traite des 'valeurs', et non pas des 'faits'. Il lui arrive de se préoccuper du sens et du but que nous donnons à nos propres vies, mais

¹ *Rocks of Ages*, S.J. Gould, New York: Ballantine (1999), p.88.

la religion ne peut se positionner comme rivale de la science. La science nous parle de vérité. La religion traite de questions personnelles. En d'autres termes, la science est objective et la religion est subjective. La science est le produit de la raison. La religion est le produit d'une sorte de faculté mystérieuse appelée 'foi'. La science nous parle du monde. La religion permet à chacun de réfléchir à ce qui lui importe le plus. La science a une place bien définie dans l'espace public. La foi relève du domaine privé.

« Ne pas présupposer une origine surnaturelle pour expliquer un phénomène peut faire progresser la science. Mais cela ne signifie pas l'absence d'entités surnaturelles. »

Si la science est l'arbitre de la vérité, et qu'elle ne peut traiter des événements non physiques, cela exclut par définition toute possibilité d'une intervention surnaturelle et divine dans le monde physique (dans un sens, cela écarte par la même occasion les prétentions de base de la doctrine chrétienne au sujet de l'incarnation et de la résurrection). Si la science refuse de coopérer avec la foi, cela mène inévitablement à l'idée que la foi n'ajoute rien à notre compréhension du fonctionnement de l'univers tel qu'il est exploré par la science. Ce qui est reconnu comme un savoir établi doit être assujéti aux règles de recherches publiques, à travers l'observation, la mesure et l'expérience. La science devient l'arbitre de toute connaissance recevable, et ses méthodes définissent la vérité. Tout ce qui se trouve hors de la portée de la science est considéré comme indémontrable.

Ce point de vue n'est qu'à un cheveu de la vision positiviste, qui assure que ce qui ne peut être testé scientifiquement, ou vérifié, n'a aucun sens. Comme A.J. Ayer l'a écrit dans son ouvrage classique *Langage, Vérité et Logique*², « toutes les propositions qui possèdent un contenu factuel sont des hypothèses empiriques ». Il développa davantage ce point en soutenant que « toute hypothèse empirique doit correspondre à une expérience réelle ou possible ». Les affirmations métaphysiques ou les expériences extraordinaires sont totalement dépourvues de sens, elles n'ont pas de contenu. Il y a longtemps qu'un tel 'positivisme logique' a été abandonné, en partie parce qu'il ne peut même pas s'accommoder des entités théoriques en physique. Quoi qu'il en soit, son influence est encore présente aujourd'hui, et surtout en ce qui concerne la distinction naïve qui est effectuée entre les faits scientifiques et un univers subjectif confus de réactions personnelles à leur encontre. La science traite du 'factuel', et la religion doit être écartée. Elles ne peuvent empiéter sur le terrain l'une de l'autre, et l'hypothèse tacite établit que les prétentions scientifiques ont une base rationnelle, et que la foi se situe dans le domaine de l'irrationnel.

La science est par définition une discipline empirique, et sa méthode est la méthode empirique par excellence. Elle n'aurait jamais progressé si on avait toujours fait le choix de la facilité en supposant que le surnaturel ou la magie devaient être pris en compte partout où une explication empirique ne se trouvait pas à portée de

main. N'importe qui peut attribuer la cause d'événements étranges aux fées ou aux lutins. La science moderne s'est concentrée sur le monde physique de manière rigoureuse, et elle s'attend à trouver des explications physiques. Sa vision du monde est celle d'un système fermé et isolé. Depuis l'avènement de la mécanique quantique, on a reconnu qu'il s'agit d'une simplification, et qu'il existe des écarts ontologiques à un niveau microscopique. On peut cependant supposer assez facilement que des événements sans cause doivent toujours être aléatoires, et ne sont pas explicables en termes d'intervention extérieure.

La méthode scientifique a fait ses preuves. Notre connaissance du monde physique et de ses procédés n'a cessé d'augmenter. Il semble évident que l'évocation d'une intervention surnaturelle soit 'non-scientifique'. Alors, que doit-on conclure d'une telle position ? Nombreux sont ceux qui supposent que s'entretenir avec Dieu est irrationnel, puisque toute la raison se situe dans le royaume de la science. Pourtant, cela pourrait également démontrer l'incapacité intrinsèque de la science à opposer des aspects de la réalité qui transcendent le monde physique ordinaire.

Ne pas présupposer une origine surnaturelle pour expliquer un phénomène peut faire progresser la science. Mais cela ne signifie pas l'absence d'entités surnaturelles, ni que par exemple il n'y ait aucune place pour l'intervention divine. Aucun scientifique ne devrait en arriver à croire aux lutins, mais cela ne revient pas à dire que le monde physique puisse être expliqué selon ses propres lois, sans la possibilité logique d'une intervention extérieure. Lorsqu'on croit que la science peut tout expliquer, alors tout ce qui se trouve au-delà de sa compréhension doit forcément sembler aussi farfelu que de croire aux lutins. La science ne peut traiter d'événements et d'entités non physiques. Un paradoxe réside en ce que la science soit un produit de l'esprit humain, mais qu'elle ne puisse aborder l'idée d'un esprit qu'en le réduisant à ses origines physiques. Ceci montre qu'en tant que méthode pour acquérir la connaissance, la science a ses limites. En même temps, on ne peut écarter la question du réel. Il est crucial de faire la distinction entre les questions d'épistémologie et la manière dont nous construisons la connaissance d'un côté, et les questions de métaphysique, ou ce qui peut être connu d'un autre. Nous ne devons jamais accepter sans argument supplémentaire, que ce qui ne peut être expliqué par la science ne peut alors pas, pour ce seul motif, exister.

La science a-t-elle besoin de Dieu ?

La science ne peut échapper aux hypothèses philosophiques au sujet du cadre dans lequel sa propre activité se déroule. Premièrement, elle doit supposer qu'il existe un monde réel avec des caractéristiques particulières, et que la science n'est pas un système de fiction élaboré. Pourtant, l'idée que la science soit isolée des autres branches présumées de la connaissance n'a de sens que si l'on a déjà jugé que la science est l'unique source de connaissance, parce qu'aucune réalité n'existe en dehors de son emprise. En français, le terme latin pour connaissance, *scientia* a été réduit à la connaissance empirique, et ceci reflète sans doute une hypothèse assez répandue de nos jours.

Nombreux sont ceux qui considèrent que la science est une affaire qui marche, sans se poser de questions sur ce que cette supposition requiert. Quelles sont les garanties que les expériences, les observations, ainsi que toute la panoplie de la connaissance empirique sont posées sur de bonnes

² *Langage, Vérité et Logique*, A.J. Ayer, traduit de l'anglais par Joseph Ohana, Flammarion Paris, 1956

bases ? Ne faudrait-il pas être étonné par la méthode de généralisation appliquée pour aller d'une observation partielle, d'une expérience par-là, et aboutir à une application universelle ? La science, toutefois, ne peut procéder qu'en acceptant l'hypothèse que chaque élément de la nature est représentatif des autres éléments, y compris dans d'autres endroits de l'univers. La science ne peut pas explorer ce que l'on nomme 'l'uniformité de la nature', puisque seule une infime partie du monde physique ne sera jamais accessible. Pourtant, nous supposons que les lois physiques s'appliquent à des domaines très variés, et qu'elles peuvent nous aider à prévoir ce qui n'est pas encore arrivé. Par extension, nous pensons toujours que nous pouvons partir de ce que nous avons expérimenté et aller vers ce que nous n'avons pas encore exploré, du connu vers l'inconnu.

« Pour que la science soit possible, le monde doit être ordonné de façon à se comporter de manière uniforme et intelligible. »

La science n'a pas jailli du néant à l'époque moderne. Comment se fait-il que la pression moderne exercée sur le raisonnement expérimental ait remplacé le penchant précédent pour un raisonnement plus spéculatif ? Au lieu de chercher à calculer, à l'aide de la géométrie par exemple, les caractéristiques théoriques que l'univers devait posséder, les scientifiques réalisèrent qu'ils devaient l'examiner tel qu'il est réellement. Le caractère contingent du monde physique fut de plus en plus reconnue. Il n'était plus nécessaire que Dieu ait créé le monde de quelque manière que ce soit, pensait-on. Robert Boyle, par exemple, estimait que les lois de la nature étaient totalement dépendantes de la volonté de Dieu, lui-même libre de toute contrainte. Ainsi, la raison humaine devait servir à comprendre la création du monde. Pourquoi notre esprit rationnel serait-il capable d'accéder à un tel niveau de compréhension ? Il ne semble exister que peu de raisons de supposer que notre chétive raison soit suffisamment armée pour une telle tâche. Il n'y a rien de plus incertain que le principe d'un univers ordonné qui soit à la portée de la compréhension humaine.

Pour que la science soit possible, le monde doit être ordonné de façon à se comporter de manière uniforme et intelligible, et il doit être compris, en particulier par l'esprit humain. Aucune de ces deux hypothèses ne peut être considérée comme allant de soi. Au dix-septième siècle, à l'époque de Newton et de Boyle, on pensait que les modèles et l'ordre sous-jacents présents dans le monde physique existaient parce qu'ils avaient été créés par un esprit divin et rationnel. En effet, Dieu était considéré comme la source et la base de toute raison. Puisque le monde avait été créé par un esprit divin, il existait un ordre sous-jacent, pour que par la volonté de Dieu, le monde se comporte d'une façon prévisible et uniforme. Effectivement, la référence au 'logos', au début de l'Évangile de Saint Jean, qui identifie Dieu au logos, se rapporte à bien plus que ce qui touche aux mots et à la parole. Dans la philosophie grecque, le 'Logos' renvoie à la raison, et à l'intelligibilité sous-jacente et inhérente à toute chose. C'est ainsi que nous pouvons parler de

biologie, le logos de la vie, et même de théologie, le logos de Dieu. La raison inhérente à toute chose, et qui constitue le reflet de la rationalité du Créateur, rend également possible la réflexion et la découverte rationnelle. Nous pouvons raisonner de façon scientifique parce qu'une structure rationnelle est inhérente à l'univers. En outre, on pensait que ce raisonnement était possible au sujet des êtres humains parce que nous avons été créés à l'image de Dieu, et que d'une certaine façon nous partageons Sa raison.

À ses débuts, la science moderne a pris appui sur la croyance en l'existence d'une raison intrinsèque à l'univers physique, parce que celui-ci avait été créé par la source de toute raison. Si la Raison imprègne l'univers, et si nous sommes dotés d'une partie de cette raison, nous pouvons nous attendre à pouvoir comprendre, du moins en partie, comment l'univers fonctionne. Le milieu théiste a répondu à deux questions essentielles. Comment pouvons-nous présumer de l'uniformité des processus physiques, et savoir s'ils sont ou non entièrement déterminés ? Et comment nos esprits peuvent-ils être assez sensibles pour les comprendre ? Le slogan de l'école de philosophie et théologie connue sous le nom des Platonistes de Cambridge³ était : « La raison est la chandelle du Seigneur » ; ces philosophes furent influents à l'époque de la fondation de la Société Royale après la restauration de la monarchie. Il n'était pas question que les êtres humains se croient supérieurs à cause de cela et ne se considèrent comme les maîtres de la création. Notre raison est, comme une chandelle, pâle et vacillante, comparée à la lumière de la sagesse de Dieu. Cependant, on pensait qu'elle était suffisante pour nous permettre d'acquérir des connaissances. La marge d'erreur n'était pas négligeable, et la connaissance très partielle, mais on croyait que nous étions faits à l'image de Dieu, et que nous pouvions donc obtenir une étincelle de compréhension à travers la science, ainsi que par d'autres méthodes propres à l'esprit humain. Pourtant, d'après cette vision de la raison enracinée en Dieu, la rationalité humaine n'était pas dépourvue d'une aide extérieure. D'un point de vue général, elle était autant révélatrice des objectifs divins que des révélations plus spécifiques enseignées par le christianisme. À l'évidence, le Platonisme des Platonistes de Cambridge⁴ était capable de surmonter le contraste entre l'état d'une connaissance actuelle hésitante et incertaine, et une connaissance parfaite dans un autre domaine. Cette réalité supérieure se retrouve dans notre univers physique, en ce que notre univers structuré et ordonné dépend d'une forme d'existence supérieure pour trouver tout son sens.

« En tant que fait historique, la science moderne s'est développée à partir d'une compréhension de l'univers en tant que création divine ordonnée, dotée d'une rationalité inhérente. »

Contrairement aux penseurs du siècle suivant, ceux qui ont ouvert la voie à la science moderne respectaient la

³ Voir *Cambridge Platonist Spirituality*, de Taliaferro, C. & Teply, A.J. (eds), (Les classiques de la spiritualité occidentale), New York : Paulist Press (2004).

⁴ *Ibid.*, Taliaferro & Teply, op. cit., (3)

raison et croyaient aussi que son importance résidait dans sa relation avec l'esprit du créateur. La rationalité ne se révélera peut-être pas capable de répondre à toutes les questions, mais on peut lui faire confiance, parce qu'il s'agit d'une faculté offerte par Dieu. Ceci contredit certainement le déni typiquement postmoderne du pouvoir de la raison. Cela va également à l'encontre de l'opinion du siècle des Lumières qui liait exclusivement la raison à l'expérience empirique, en écartant le surnaturel. Loin d'être une équation mettant en jeu matérialisme et rationalisme, la rationalité avait, d'après les fondateurs de la science moderne, elle-même besoin d'un contexte surnaturel. Leur foi en Dieu leur donnait l'assurance que l'univers physique pouvait être appréhendé dans toute sa complexité et son immensité. La science ne fait pas que résumer notre expérience du passé, mais elle tend à montrer ce que nous allons expérimenter dans le futur. Elle se trouve à la fois dans l'entreprise de la prédiction et dans celle de la description.

En tant que fait historique, la science moderne s'est développée à partir d'une compréhension de l'univers comme une création divine ordonnée, dotée d'une rationalité inhérente. La question est de savoir si elle peut continuer à avancer en toute assurance après avoir jeté par-dessus bord toutes les hypothèses théologiques. L'univers est-il si uniforme que la science puisse généraliser et proclamer des faits universels à propos de la nature de la réalité physique ? Est-il doté d'une rationalité telle que nos esprits soient capables de la comprendre ? Les symboles mathématiques les plus abstraits, produits de l'esprit humain, sont-ils capables d'exprimer son fonctionnement ? Sans un recours à Dieu comme source et base de la raison, et comme créateur de l'univers doté d'une méthode rationnelle, les perspectives de fournir une quelconque légitimation externe à la science sont faibles. Pourtant, si cette thèse doit être acceptée intégralement ou rejetée en bloc, nombreux sont ceux qui la rejeteront de manière catégorique. La foi apparaîtra simplement comme le résultat de préjugés culturels d'une société particulière à une période particulière.

Non seulement cette position réduit notre conception de la rationalité à ce qui est accessible à la méthodologie scientifique, mais elle retire aussi toute confiance dans la capacité de notre raison à percer les mystères de l'univers physique. Maintenir la science et la foi dans des compartiments séparés ôte la possibilité qu'ils aient affaire avec le même monde, et implique sans doute que la foi ne décrive pas du tout la réalité. On présume que contrairement à la science, elle ne détient pas le pouvoir d'affirmer la vérité.

À moins d'accepter la science avec son propre mode d'évaluation, parfois présomptueux, et de ne pas se livrer à des considérations philosophiques au sujet de sa base rationnelle, nous devons prendre au sérieux le fait que la foi en un Dieu créateur a, par le passé, apporté une base solide à la compréhension scientifique. Une des motivations majeures de la science était le désir de comprendre les œuvres du créateur. La science avait besoin du théisme au dix-septième siècle, à l'époque de Newton et de Boyle. Le dix-huitième siècle a vu grandir la croyance que la science pouvait survivre toute seule. Les attaques contemporaines de l'idée d'une 'rationalité moderne' suggèrent qu'en l'absence de base légitime, la science ne peut continuer de prospérer⁵.

Pour un débat plus approfondi sur l'impact du matérialisme, voir *Philosophy Matters*, de R. Trigg, Oxford : Blackwell Publishing (2002), et pour une discussion au sujet de la place de la religion dans la vie publique, particulièrement au regard de l'influence de la science, voir *Religion in Public Life: Must Faith be Privatized*, de R. Trigg, Oxford : Oxford University Press, 2007.

Les articles de l'Institut Faraday

Les articles de l'Institut Faraday sont publiés par le Faraday Institute for Science and Religion, St Edmund's College, Cambridge, CB3 0BN, UK, Fondation pour l'Enseignement et la Recherche (www.faraday-institute.org). Cet article a été traduit de l'anglais par Nora Richardson. Les opinions qui y sont exprimées sont celles des auteurs et ne représentent pas nécessairement le point de vue de l'Institut. Les articles de Faraday abordent un large éventail de sujets liés aux interactions entre la science et la religion. Une liste complète des articles de Faraday est disponible sur www.faraday-institute.org et des exemplaires peuvent y être téléchargés gratuitement en format PDF.

Date de publication : Avril 2007. © The Faraday Institute for Science and Religion.